

Musique Le duo californien bientôt octogénaire connaît une seconde jeunesse avec “Mad!”, un vingt-huitième album aussi audacieux qu’inespéré. Rencontre à la veille de leur concert au Cirque Royal ce 28 juin.

Entretien Luc Lorfèvre

En 2021, *The Sparks Brothers*, le documentaire d’Edgar Wright, retraçait avec brio la carrière hors norme du duo californien s’étalant sur six décennies. L’année suivante, *Annette*, leur opéra pop mis en scène par Leos Carax – avec un caméo de notre Angèle nationale – raflait cinq César. Et aujourd’hui ? Une signature sur un nouveau label, une tournée qui démarre au Japon ce 8 juin et, surtout, un 28^e album flambant neuf : *Mad!* ★★★.

À 79 et 76 ans, Ron Mael (claviers, moustache à la Chaplin) et son frère Russell (voix falsetto, look de dandy) vivent une véritable renaissance artistique. Et ils ont raison d’en savourer chaque instant. “À chaque nouvel album, on repart de zéro, comme si on était un tout nouveau groupe”, confie sur Zoom Ron Mael depuis sa maison de Los Angeles. *Cela fait bientôt 55 ans que ça dure, mais c’est vrai qu’on vit quelque chose de spécial en ce moment. Après notre collaboration avec Franz Ferdinand (FFS, en 2015), le documentaire de Wright et le film de Carax ont ravivé la curiosité autour de nous. Toutes les planètes semblent alignées. À nous d’être à la hauteur.*”

Mission accomplie. Porté par des chansons aux gimmicks accrocheurs (“My Devotion”, “Do Things My Own Way”) et aux paroles farfelues (“Hit Me Baby”, “Running Up a Tab at the Hotel for the Fab”), *Mad!* dépasse les attentes. Musicalement, on retrouve ce savant mélange de glam rock, de pop surréaliste et d’électro transgressive qui a toujours distingué les Sparks depuis leur premier tube “This Town Ain’t Big Enough for Both of Us” en 1974.

Ron Mael, “Mad!” est votre vingt-huitième album. Comment faites-vous pour maintenir la flamme ?

Il y a une formule qui résume parfaitement notre manière de travailler : deux frères, deux mains, une voix. La formule est immuable. On travaille à deux, je compose aux claviers et Russell vient avec ses idées et son interprétation. Pour chaque album des Sparks, la chose la plus difficile est de trouver l’équilibre entre les éléments qui collent à l’ADN du groupe tout en proposant des choses différentes stylistiquement. Nous pensons humblement avoir encore quelque chose d’original à dire musicalement. Ce mot “Mad” (“Fou”) et surtout ce point d’exclamation que nous avons ajouté résument parfaitement notre état d’esprit actuel.

Depuis votre premier album “Halfnelson” paru en 1971, vous donnez l’impression d’être toujours dans une position d’outsiders de la pop. Vous êtes à votre place ?

Aujourd’hui, je vous dirais que c’est la meilleure place à occuper pour un artiste. On n’attend rien de nous sur un plan commercial. Nous ne subissons aucune pression. Personne ne nous dit ce que nous devons faire. Nous sommes totalement libres. C’est, du reste, la profession de foi que nous exprimons dans la première chanson du disque, “Do Things My Own Way”. Mais il nous a fallu du temps pour comprendre que c’était un privilège. Quand vous êtes jeune et que vous sortez votre premier disque, vous avez juste envie d’avoir du succès, d’être numéro un, d’être un *insider*, celui qui donne la tendance. Même si les Sparks ont connu l’un ou l’autre gros succès commercial, nous n’avons jamais été vus comme les “stars” du moment.

“Il y a une formule qui résume parfaitement notre manière de travailler : deux frères, deux mains, une voix.”

Ron Mael

“Russell et moi préparons actuellement la tournée qui passera par la Belgique. On a vingt-huit albums dans lesquels puiser. Cela fait beaucoup de matière.”

Vous avez toujours entretenu une relation privilégiée avec la Belgique et nos artistes. Comment l’expliquez-vous ?

Vous êtes le pays du surréalisme, non ? Les Sparks ne peuvent que s’y sentir bien. Début des années 1980, nous sommes devenus très proches de Telex : Marc Moulin, qui est malheureusement décédé, Michel Moers et Dan Lacksman. Nous avons enregistré deux albums dans les studios de Dan à Bruxelles. C’était l’époque où les maisons de disques gagnaient beaucoup d’argent et couvraient les frais de nos séjours à l’étranger pour faire de la musique. Via Telex, on a aussi fait la connaissance de Lio, pour qui nous avons adapté quelques chansons en anglais (*l’album Suite Sixtine en 1983, NdLR*). Nous étions fascinés par le studio de Dan. Il possédait des instruments électroniques sophistiqués que nous n’avions pas à notre disposition en Californie. C’était un terrain de jeu pour nous. Nous nous entendons toujours bien musicalement et humainement.

Ce qu’on sait moins, c’est que vous avez aussi signé en 1998 la bande-son de “Knock Off”, un film d’arts martiaux avec Jean-Claude Van Damme.

Oui, ce film-là, j’essaie de l’oublier. C’était très mauvais. Mais l’intention était là. Il s’agissait d’une de nos premières incursions dans la création de musique pour le cinéma. Même si ce n’est pas un chef-d’œuvre, cette expérience nous a été précieuse pour notre apprentissage.

Les membres de Joy Division ont déclaré qu’ils vous devaient leur chanson culte “Love Will Tear Us Apart” écrite en 1980. Vous en avez discuté avec eux ?

Nous avons rencontré le groupe New Order (dont trois des quatre membres ont fait partie de Joy Division) dans les années 1980 aux États-Unis. Ils nous ont confirmé qu’au moment d’écrire “Love Will Tear Us Apart”, ils étaient fascinés par notre chanson “Number One Song in Heaven” qui leur a permis de trouver l’inspiration. C’est vraiment quelque chose de gratifiant d’entendre ça. Vous savez, mon frère et moi, on travaille depuis longtemps de manière isolée. C’est toujours surprenant de savoir que nous influençons des artistes qui s’expriment dans des styles très différents du nôtre. C’est en regardant le documentaire *The Sparks Brothers* que nous avons ainsi appris que Flea, le bassiste de Red Hot Chili Peppers était un méga-fan de notre musique. C’est assez fou quand on y pense.

Autre hommage, celui de Paul McCartney, qui vous imite dans le clip de “Coming Up”...

Quand j’ai vu pour la première fois ce clip au début des années quatre-vingt dans l’émission *Saturday Night Live*, je croyais à une blague. McCartney joue plusieurs caractères différents, dont un claviériste portant la même moustache et adoptant une gestuelle identique à la mienne. Il a fait une interprétation très juste de mon personnage. Plus tard, il m’a dit que c’était une manière de valider son admiration pour les Sparks. Que voulez-vous répondre à ça ?

À 79 ans, vous regardez encore devant vous ?

Oui, bien sûr. Russell et moi préparons actuellement la tournée qui passera par la Belgique. On a vingt-huit albums dans lesquels puiser. Cela fait beaucoup de matière. Il faut trouver le bon équilibre entre les chansons du nouveau disque, celles que le public souhaite entendre et d’autres titres que nous n’avons plus joués depuis longtemps. On travaille aussi avec le réalisateur John Woo (*The Killer, Mission : Impossible 2*) sur une comédie musicale intitulée *X Crucior*. Nous avons écrit le script et la musique. Il faut passer maintenant à la phase “financement” du projet, ce qui est beaucoup moins rock and roll.

→ Le 28/6, Cirque Royal, Bruxelles.

→ Sparks *Mad! Transgressive*